

CAROLINE GIRAUD

MASQUES

Du même auteur

Romans

Si la parole était d'or

La Loi de Gaia

Nouvelles

Les étudiantes fauchées ne prennent pas le taxi

Si Polyxène était là

Cendres d'art

Candeur Infernale

ISBN : 979-10-227-0552-3

Publié par Bookelis

1. Science et Bohême

*« Votre sexe n'est là que pour la dépendance :
Du côté de la barbe est la toute puissance. »
(L'école des femmes, Molière)*

Jamais le temps n'avait été plus gris que le jour où il vit la fille pour la première fois. Il l'avait tout juste aperçue, à un coin de rue, alors qu'il traversait au feu rouge. Elle était insignifiante. Quelques jours plus tard, il la croisa de nouveau. Il se souvenait du teint de sa peau, de la longueur de ses cheveux, de la couleur de ses vêtements, et de la chanson qu'elle avait fredonnée. Il la reconnut immédiatement.

Elle avait vingt ans, il en avait quarante. Assise sur le trottoir, la guitare à la main, elle marmonnait quelques paroles écrites le matin même. Elle avait une jolie voix. Ce n'était pas désagréable à entendre ; pourtant, cette chanson était le comble du ridicule. Pascal n'y connaissait rien en musique : c'était un Erudit. Egoïste et égocentrique, comme tous les Erudits. Mais il lui arrivait de donner une pièce au Bohémiens, s'ils ne chantaient pas trop fort et ne le poursuivaient pas jusque chez lui pour faire la manche. Celle-ci restait toujours sur son trottoir. Il l'approcha, mais il avait l'air si arrogant qu'elle s'exclama : « Je ne

veux pas de votre pitié ! Je suis une artiste, je veux être payée par ceux qui aiment mon art. »

Comme il ne pouvait appeler cela de l'art, il reparti en grommelant. Ses pensées, elles, étaient toujours tournées vers la jeune fille. Il avait l'impression de reconnaître, chez elle, les traits de quelqu'un d'autre. Comme si ses cheveux noirs, son teint bronzé, son sourire avaient été volés. Elle ressemblait à toutes les filles. Seules ses grosses lunettes attiraient l'attention, et sa longue cicatrice derrière l'oreille droite. On l'appelait Scarlett.

Selon lui, ce n'était pas son vrai prénom. La coïncidence était trop grande. Elle avait l'air d'aimer le rouge. Et cette cicatrice blanche que l'on voyait nettement dès qu'elle relevait ses épais cheveux ondulés. Ses vêtements colorés attiraient outrageusement l'attention. Le modèle même de la Bohémienne.

La robe qu'elle portait ce jour-là était beaucoup trop grande pour elle. Elle l'avait certainement empruntée à sa mère. Car tout le monde le savait, même ceux qui ne la connaissaient que de vue ou de nom : c'était la fille de la prostituée qui tenait sa maison rue André Gill, à la frontière du quartier Erudit. Mais encore une fois, Pascal eut des doutes : cette femme n'était pas vraiment sa mère. Licinia Dull avait la réputation d'être stérile. Et Scarlett n'avait aucun trait commun avec elle.

Quand il entra dans son grand appartement, il sut qu'il n'était pas près d'oublier la fille de la rue. Il posa son classeur sur la bibliothèque,

épuisé : il le rangerait plus tard. Depuis dix bonnes minutes, il marmonnait les paroles de cette stupide chanson :

*Dans la vie tout entière,
Peu importent les bijoux, les cadeaux, les
fêtes,
Ma maman c'est ma seule mère,
Quand elle n'est plus là, je perds la tête*

C'était lui qui allait finir par perdre la tête. Il entendait ce genre d'absurdités chaque fois qu'il rentrait chez lui, parce que les Bohémiens étaient partout, toujours en train de chanter, croyant pouvoir utiliser ce soi-disant talent artistique pour émerger. Au point de refuser l'argent qui ne s'accompagnait pas d'éloges. Mais ils n'étaient que des mendiants ou des prostituées. Sans aucun talent.

Scarlett avait presque toujours une fleur dans les cheveux, des robes achetées dans une boutique orientale en bas de sa rue, sa guitare était gribouillée d'inscriptions. Elle avait l'air grande, quoiqu'il ne l'ait vue qu'assise. En général, elle souriait. Sa voix était rauque et grave, mais devenait douce dès qu'elle se mettait à chanter. Et elle parlait trop. Il aimait le silence, l'ordre, la perfection.

Comme chez lui. Où pas une feuille ne dépassait d'un tiroir, ni un stylo ne traînait sur les tables. Son fils ne rangeait jamais rien. Pascal passait des heures à tout remettre en place quand il

repartait chez sa mère, après deux semaines. La maison de Scarlett ne devait pas être très propre. Sans oublier qu'elle était constamment remplie d'inconnus. La jeune fille elle-même ne se coiffait pas, ne repassait pas ses vêtements et abîmait sa guitare. Pourquoi ces pensées l'obsédaient-il ? se demanda Pascal. Il se moquait pertinemment de cette fille et de cette maison.

Les Bohémiens étaient fous. Voilà pourquoi ils ne devaient pas empiéter sur le territoire des Erudits. De même que les Nobles. Mais les Nobles avaient tout : ils ne se préoccupaient de personne. A part des Hackers, avec qui ils avaient beaucoup à faire : les tenir à l'écart de la ville, les empêcher d'attaquer et de tout détruire. Les Hackers n'avaient aucune chance contre le monde entier.

Scarlett n'était certainement pas inquiète à propos des Hackers. Elle passait sans doute de douces nuits dans sa chambre, peut-être dérangée par les bruits des clients de sa mère, mais nullement préoccupée par ce qui allait lui arriver le lendemain. Toutes ses journées étaient la même, vaine, inutile. Pascal avait beaucoup plus de responsabilités, l'honneur et la célébrité en jeu, et il pensait le mériter. Pourtant, cette insouciance qui l'agaçait d'ordinaire n'éveillait qu'une vague mélancolie teintée de compassion dans le cas de cette fille-là. Scarlett... C'était un joli prénom. Il aimait bien les prénoms qui commençaient par un S. Une colline et une rivière. Les images qui lui venaient au son de cette lettre.

Pascal ne la revit pas pendant deux semaines. Puis il se retrouva de nouveau face à elle, en se dirigeant vers l'Observatoire de Paris, son lieu de travail. Elle non plus ne l'avait pas oublié : dès qu'elle croisa son regard, elle poussa un bruyant soupir et partit dans la direction opposée. Il était bien évidemment outré qu'une simple Bohémienne puisse lui tourner le dos de cette manière, mais il reprit sa route sans s'y arrêter. Quoi qu'il en soit, elle avait ralenti le pas d'elle-même, comme si elle cherchait la confrontation. Il la rattrapa au feu rouge. « Bonjour. » Elle ne lui répondit pas, et lui jeta le plus beau des regards noirs. « Apprendre la politesse serait un bon début pour gagner de l'argent, vous ne croyez pas ?

— Il n'y a vraiment que les *Eliteux* pour caser le mot *argent* dès leur première phrase de la journée.

— Et les Bohémiens pour inventer des mots insultants envers les autres individus. » Elle soupira, traversa la rue. Il était toujours derrière elle. « Vous répondez comme un gosse de cinq ans. Et même un gosse de cinq ans pourrait trouver de meilleures répliques.

— Je n'ai jamais vu quelqu'un d'aussi lamentable et orgueilleux à la fois. Je crois que je ne vous comprendrai jamais.

— Déjà, pour les insultes, vous ne vous en sortez pas trop mal. Et est-ce que vous ne pourriez pas arrêter de me suivre ? Vous ressemblez à un sale pervers à me courir après comme ça ! » Elle accéléra le pas. Il fit de même. Il ne l'avait pas

écoutée, il pensait encore à cet orgueil avec lequel elle en venait à refuser l'argent que lui proposaient les passants, alors qu'elle n'avait rien. Et il posa la question qui lui brûlait les lèvres : « Tu as déjà été payée pour ça ? »

— Vous avez une drôle de façon d'aborder les inconnus dans la rue. Pas étonnant que vous viviez seul et que personne ne veuille de vous.

— Je te demande pardon ?

— Je pourrais vous dire la même chose, » conclut-elle sur un haussement d'épaules. Pascal avait horreur de voir plus faible que lui lui tenir tête de cette façon. Un Erudit ne perdait pas contre un Bohémien. C'était biologiquement impossible. « J'aime en général obtenir des réponses aux questions que je pose.

— Mais lâchez-moi les baskets ! s'exclama-t-elle sur ce ton typique de la Bohémienne sans éducation.

— Est-ce que tu as déjà été payée ?

— Pourquoi est-ce que vous me tutoyez ? Vous ne valez pas plus que moi. Et puisque ça vous intéresse tellement, non, je n'ai jamais été payée pour ça. Figurez-vous que c'est ma mère elle-même qui me l'interdit. De toute façon, même si c'était le cas, je refuserais de le faire avec vous. Vous êtes vieux et malpoli. Fichez-moi la paix. »

Elle était partie, il se demandait encore ce qui lui avait pris de lui adresser la parole. Cela lui aurait évité ce malentendu. Il pensait tout innocemment à cette ignoble musique, pas à la prostitution. Durant tout le trajet, il ne cessa de

bougonner : « Mais ce n'était pas du tout ce que je voulais dire... » Comme s'il accordait plus d'importance qu'il ne le croyait à ce quiproquos. Pourquoi s'intéressait-il à ce qu'une misérable Bohémienne penserait de lui ?

Bientôt, il fut au travail. Là où, autour de lui, il n'y avait plus que des Erudits, des ordinateurs et des télescopes. Même le midi, il ne sortait pas. Il avalait un sandwich avec ses collègues et repartait travailler si vite qu'on se demandait parfois s'il avait vraiment pris le temps de manger. Il arrivait que son ex-femme prenne sa pause en même temps que lui. En général, ils ne s'adressaient pas la parole, pas même un regard, à moins qu'elle n'ait à lui rappeler de ne pas oublier d'aller chercher leur fils à l'école, ou de le reconduire chez elle dans la soirée. Il marmonnait un « Oui, oui, j'ai du travail » sans lever la tête.

Hannah était grande, belle, rousse, et il était arrivé à tout le monde de se surprendre en train de la dévisager. Pourtant, elle gardait toujours le même visage froid, désagréable, et ne souriait jamais. Elle avait un très joli nez mais, selon les rumeurs, elle se l'était fait refaire quand elle avait vingt ans. Certains disaient qu'elle avait les yeux verts ; personne n'avait jamais pris le risque de la regarder dans les yeux. Ceux de Pascal étaient bleus, ses cheveux châtain foncé aux reflets cuivrés. Tous les deux, ils ressemblaient à un couple de cinéma. Autrefois. C'était terminé. On ne les voyait plus ensemble. Même quand ils se

trouvaient dans la même pièce, ils étaient loin l'un de l'autre.

Le soir, il rentrait toujours à pied. Il n'habitait pas très loin, le métro était bondé et la route embouteillée. Mais ce soir-là, il devait passer chez Hannah, tout au nord du quartier Erudit, près de la frontière Bohémienne. La maison de Licinia n'était qu'à dix minutes à pied. Pascal ne pouvait s'empêcher de penser encore à elle. Il avait l'impression de sombrer dans la folie. *C'était* de la folie. A un tel point qu'il fit le détour pour passer dans la rue André Gill et jeta un coup d'œil par les fenêtres pour tenter d'apercevoir quelqu'un. Que cherchait-il ? S'excuser pour la conversation du matin ? Scarlett n'était pas là. Il se dépêcha de quitter cet endroit avant que quelqu'un ne le voie ici.

Et là, à l'angle de la rue, il crut que son imagination lui jouait des tours : elle apparaissait enfin, sa guitare sur le dos, et s'arrêta brusquement. Ce n'était pas une vision ; elle était réellement là. « Vous me suivez vraiment en fait, ce n'est pas possible ?

— N... » Elle s'enfuit en courant jusque chez elle, ne se retournant qu'une fois sur le seuil de la porte. Cette fois, le regard qu'elle lança à Pascal était inquiet. Il ne la fixa qu'une seconde, puis disparut. Au moins, il pouvait être sûr d'une chose : il ne la reverrait plus.

2. *Les Nobles*

*« Quoi qu'on fasse, on ne peut se déshonorer quand
on est riche. »*

(Le neveu de Rameau, Diderot)

L'héritier du trône s'appelait François Gaudy. C'était un jeune homme complètement pourri : il ressemblait beaucoup à son père. A quinze ans, il pensait savoir tout ce qu'il y avait à savoir. Il insultait les Erudits qui lui servaient de professeurs et qui ne pouvaient rien faire pour se défendre. Il faisait en sorte que tous soient renvoyés, espérant ne plus avoir à suivre de cours du tout. Mais les candidats pour travailler chez le roi étaient nombreux sur la liste. Ce à quoi il ne pensait jamais, c'était son petit frère de onze ans, Nicolas, qui en avait assez d'avoir un nouveau professeur tous les mois. François était persuadé que c'était à lui de commander, parce qu'il serait roi un jour. Il avait quand même pris le temps de demander à son père pourquoi son frère et lui devaient forcément avoir les mêmes professeurs. Le roi Alcibiade s'en moquait éperdument, mais il n'avait pas envie de faire des efforts pour satisfaire les caprices de son fils aîné. Il était assez grand pour essayer de s'entendre avec le petit.

Alcibiade avait toujours donné l'impression de négliger tout ce qui ne concernait pas son apparence. Jusque dans les pays étrangers, on se souvenait de ce très beau jeune homme blond qui parlait si bien et avait conduit une expédition en Sicile, avant d'y abandonner son armée et de s'enfuir, craignant d'être tué. A son retour en France, il prétendit avoir perdu la bataille. Mais on le lui avait pardonné, parce qu'il était jeune, que c'était sa première guerre, et qu'il avait su persuader le monde entier de son innocence. Alcibiade était le plus mauvais roi que le pays avait connu depuis des siècles. Depuis le début de son règne, les Hackers s'étaient rassemblés en banlieue et même s'ils n'avaient jamais franchi les frontières de la ville, leur présence aux alentours n'était pas rassurante. Les Bohémiens se promenaient dans les quartiers Nobles et persécutaient les Erudits. Il leur arrivait même de marcher dans le Jardin des Tuileries, jusqu'aux portes du Palais Royal. Mais Alcibiade ne s'en rendait pas compte, parce qu'il ne prenait presque jamais la peine de sortir.

Ce n'était guère original, pour un roi, d'être le fils aîné de son père. Ni d'avoir été instruit par les plus grands professeurs. Ni d'avoir pris des cours de rhétorique par centaines. Ce qui était plus étonnant, c'était le fait qu'il se soit montré plutôt bon dans ce domaine. Il avait pourtant de nombreux défauts de langage, qui lui donnaient soi-disant un aspect mystérieux et charismatique. Quand il ouvrait la bouche, tout le monde s'arrêtait pour écouter et obéir.

François suivait dignement son modèle. La seule chose qui l'intéressait était de savoir qu'il serait roi et aurait tous les pouvoirs, qu'il était Noble et supérieur à tous les autres, qu'il était l'enfant le plus riche du pays. Finalement, il n'y avait que le petit Nicolas, dans la famille royale, qui se tenait loin du trône et des richesses. Il était encore trop jeune, il préférait s'amuser, et par-dessus tout il adorait sa mère. La reine n'avait aucun point commun avec son époux. Elle était simple et insignifiante, les journalistes lui couraient après parce qu'elle était la reine, mais elle aurait tout donné pour rester à l'abri, dans son château, auprès de ses enfants. Il arrivait même au plus grand de se lamenter sur cette humilité déshonorante.

Seize ans plus tôt, le si célèbre mariage d'Alcibiade Gaudy et de Sophie Calypso de Swarthzelang était passé sur toutes les télévisions, sur toutes les chaînes, rediffusé pendant trois jours. Tout le monde ne parlait que de cela : le prince héritier montait aussi sur le trône. Son père était sur le point de mourir et Alcibiade avait dû trouver une femme dans l'urgence, afin d'avoir des enfants et assurer sa succession. Il avait choisi Sophie, quinze ans de moins que lui, dont les Swarthzelang, de vieux amis de la famille, ne cessaient de lui parler. Sophie n'avait pas eu l'air d'y être opposée ; elle s'était résignée.

Elle n'avait pas changé, du jour de son mariage aux quarante ans qu'elle avait désormais. Sa chambre n'était pas particulièrement belle, mais

très soignée et ornée de nombreux objets. Elle était située au dernier étage, du côté de la rue : la fenêtre présentait une vue plongeante sur Paris et permettait de surveiller les alentours, repérer les dérapages ou les accidents. Nulle avenue de Paris n'était plus joyeuse, plus souriante et pleine de vie que celle-ci. Même dans son sommeil, elle gardait une figure bienséante. Les façades étaient blanches, éclairées par le soleil.

Son lit était en bois. Sa coiffeuse également. Autour des fenêtres et de la petite porte, il n'y avait ni rideau de soie, ni sculpture d'or ou de marbre. Malgré tout, en regardant plus longuement, on ne pouvait qu'être séduit par cette beauté naturelle. Le bois utilisé n'était jamais ridé : le vernissage dessinait de belles courbes et scintillait sous les rayons du soleil ou les reflets de la pluie sur les vitres.

Sophie ne passait pas des heures devant son miroir le matin. Le miroir n'était pas blanc, mais encore très brun. Quand il faisait beau, c'était plutôt châtain. Le reflet montrait de très grands yeux noisette, des pommettes saillantes, un nez légèrement de travers et un visage triangulaire. On ne trouvait ni bijoux, ni perles ou rubans sur la commode. Simplement quantité de parfums, et des coffrets fermés à clé, que personne ne l'avait jamais vue ouvrir. Des photos d'enfants, de voyages, de moments heureux tapissaient le mur sombre.

Sans faire attention, elle risquait de tomber sur un petit bout de verre. Quand quelque chose se brisait, elle se contentait de tout cacher sous le

tapis. Trop tremblante peut-être, ou trop occupée pour avoir le temps de le ramasser. Quand elle marchait pieds nus le soir, seule, souvent un éclat la blessait, puis le temps passait, elle cicatrisait et pensait à autre chose, jusqu'à l'apparition d'un autre bout de verre.

La façon dont Sophie tenait la chambre insupportait Alcibiade, surtout lorsqu'elle interdisait aux femmes de ménage d'y pénétrer. Mais ce n'en était pas moins le cadet de ses soucis. Entouré de ses conseillers, il devait régler les problèmes de la ville, ou du moins avoir l'air de s'y intéresser. La réunion avait été interrompue par un groupe de jeunes militaires qui demandaient l'autorisation de défiler sur les Champs Elysées, parce que c'était le quatorze juillet. Alcibiade ne savait même plus pourquoi ce jour était férié, mais il accepta, impatient d'être débarrassé de ces intrus, et se précipita dans le jardin immense pour retrouver sa femme. Elle n'était pas dans le palais, et il savait qu'elle gaspillait son temps entre les fleurs, à surveiller les enfants pendant qu'ils jouaient. Il la trouva au bord de la piscine, un livre d'astronomie entre les mains, surveillant François et Nicolas du coin de l'œil. « Sophie, pourquoi passes-tu toujours autant de temps dans le jardin ? Nous venons de recevoir des jeunes Nobles de l'armée. Apparemment, c'est jour férié.

— Demain, oui.

— Qu'est-ce que le quatorze juillet ?

— La prise de la Bastille. » Il fronça les sourcils. Il aurait pourtant juré que c'était beaucoup

plus tard dans l'année. Nicolas se jeta, encore trempé de l'eau de la piscine, dans les bras de sa mère. « Tu ne peux pas être vigilant ! Tu vas abîmer la robe de ta mère.

— Ce n'est pas grave. » Sophie s'agenouilla pour être à sa hauteur. « Tu sais ce qu'est la Bastille, mon bouchon ? » Nicolas eut l'air de réfléchir quelques secondes, pour finalement donner la réponse qu'il donnait à toutes les questions : « Une étoile !

— Mais non, andouille ! » François les avait rejoints quand il avait vu son père, au cas où quelque chose le concernerait, lui ou le trône. Il réexpliqua à son frère, avec désespoir : « C'est la place sur laquelle ont été pris les Bohémiens et les Hackers qui ont voulu renverser les Nobles en 1789. Maman, c'est ta faute si ton fils ne connaît rien. Tu lui parles d'astronomie tout le temps. Et comme il est naïf, il croit que c'est intéressant. Pose un peu ton livre, et fais ce que papa te dit. » Alcibiade repartit, ennuyé ; François n'avait plus rien à faire ici : il replongea dans la piscine. Sophie s'installa sur la chaise longue pour reprendre sa lecture. « Tu me raconteras de quoi parle ton livre, pas vrai ?

— Tu sais lire, tu peux essayer de le faire.

— J'ai essayé l'autre jour. Mais c'est trop compliqué. Pourquoi est-ce que je n'ai pas le droit d'avoir un professeur d'astronomie ? François a tous les professeurs qu'il veut ! Je veux juste un professeur d'astronomie, s'il te plaît.

— Pourquoi, est-ce que je ne t'explique pas assez bien ? François est le futur roi, il faut qu'il ait autant de professeurs que nécessaire. Et nous avons déjà cherché. Tu sais qu'aucun ne me convient.

— Pourquoi ?

— Je te l'ai déjà dit. Soit ils sont médiocres, soit ils sont trop brillants et n'arriveraient pas à s'adapter à ton niveau.

— S'il te plaît, maman.

— On verra. » Il n'y avait qu'un homme qui aurait pu la satisfaire, mais il avait refusé le poste. Depuis, sa décision était prise : Nicolas n'aurait d'autre professeur qu'elle-même pour l'astronomie. Elle lui en parlait depuis qu'il était tout petit, elle pouvait continuer. « Je ne conçois même pas qu'il soit possible qu'un simple Erudit refuse de travailler pour la famille royale, » lança François depuis sa piscine. Sophie haussa les épaules. « Rappelez-vous qu'il faut être prêts pour manger à dix-neuf heures, les enfants. Je vous laisse encore cinq minutes. »

Quand elle rentra pour se changer, Alcibiade grognait sur tout le monde parce que la police était encore venue le déranger : ils avaient arrêté des enfants déguisés en militaires sur les Champs Elysées, en train de faire évacuer les voitures. Apparemment, c'était lui qui les avait autorisés à défiler le lendemain pour la fête nationale. Épuisé, agacé, il répondit qu'il n'en avait aucun souvenir et que cette histoire ne le concernait pas.

Elle monta s'enfermer dans sa chambre, en ressortit vite vêtue d'une robe splendide que son

couturier venait tout juste de lui apporter, puis alla s'assurer que la gouvernante prenait bien soin de Nicolas. Comme tous les soirs, il fallait se rendre dans l'immense salle de réception où attendait toute la famille. Alcibiade et François étaient là les premiers, quasiment identiques l'un et l'autre, au milieu de la pièce. Ils attendaient dignement leurs invités afin que François soit présenté à tous ceux qui ne le connaissaient pas encore.

Des vieilles dames jacassaient, la soirée avait à peine commencé. Parmi elles, un groupe était à chaque fois assis près de la grande fenêtre. Un groupe qui n'aimait visiblement pas la reine, toujours en train de lui jeter des regards hypocrites. Elles étaient peut-être jalouses de sa robe, ou de son visage encore trop jeune. Au milieu du groupe se trouvait la propre mère de Sophie. Celle-ci se contentait de suivre le mouvement, se moquait parce qu'il fallait se moquer, gloussait parce que les autres gloussaient. La vieille femme ne devait même pas savoir pourquoi elle était là, ni qui elle était : elle était amnésique depuis très longtemps. Depuis une vingtaine d'années.

« Maman ? »

Elle ne savait pas à qui l'on parlait. Ni qui était celle qui s'approchait ainsi en appelant « maman. » Elle l'avait déjà vue quelque part et cette image s'accompagnait d'un mauvais pressentiment. A l'approche de Sophie, toutes les horribles vieilles s'écartèrent, lançant sur leur sillage un affreux regard noir.

« Maman, je suis contente que tu aies pu venir. Les enfants t'attendent là-bas.

— Il y a des enfants ici ? Est-ce qu'ils ne devraient pas être au lit ? » Sophie soupira. Oui, ils auraient dû être au lit, pensait-elle tous les soirs. Surtout le plus jeune : il n'avait pas encore l'âge des grandes réceptions. C'était son père qui tenait absolument à ce qu'il soit présent. « Qui sont ces enfants ?

— Mes enfants, maman.

— Tu as des enfants, toi ? Qui est le père ? »

Sophie était habituée à ces pertes de mémoires fréquentes. Elle ne put pourtant s'empêcher d'avoir un petit frémissement. Elle désigna François et Nicolas d'un geste. Ils étaient en train de raconter leurs vacances à un baron de la famille éloignée qui avait exceptionnellement pu se libérer ce soir-là.

« C'est Alcibiade. Mon mari.

— Tu as un mari, toi ?

— Oui, maman, on a fêté nos seize ans de mariage le mois dernier, tu ne t'en souviens pas ?

— Un mariage ! Mais le mariage de qui ?

— Le mien, avec Alcibiade.

— Qui est Alcibiade ? Est-ce que ce ne serait pas cet ignoble jardinier qui a coupé toutes mes roses la semaine dernière ?

— Non, maman, Alcibiade le roi...

— Ah ! Le roi est donc marié ? Il faut que je le dise aux enfants ! » Elle s'éloigna aussitôt en

direction des enfants. Sophie ne put la suivre, car on l'arrêta brusquement pour la féliciter sur sa tenue. Elle écouta avec lassitude la dernière visite de Madame d'Aleyrac chez le coiffeur, puis celle de Madame de Coudoux à la manucure, mais elle n'entendit pas l'histoire suivante car il lui semblait que les hommes, de l'autre côté, affectaient un air grave.

Alcibiade faisait de grands gestes que l'on remarquait de loin bien qu'il se fût écarté dans un couloir avec deux autres personnes. Il ne voulait rien entendre qui perturberait sa soirée et menaçait de mettre à la porte tous ceux qui oseraient dire un mot de plus sur ce soi-disant danger qui n'avait pas lieu d'être. Malgré cela, ses interlocuteurs continuaient à soutenir que des Hackers avaient été aperçus aux alentours de la forêt de Fontainebleau et qu'ils semblaient se rapprocher de la ville.

« Aucun Hacker n'entrera dans cette ville. C'en est déjà assez des Bohémiens qui déambulent devant ma porte. Vous pensez que j'apprécie d'entendre à longueur de temps des instruments stridents et des plaintes d'handicapés ? »

Les deux autres échangèrent un regard, n'ayant jamais vu d'handicapés errer devant le Palais Royal. Mais le simple fait d'être pauvre était un handicap pour Alcibiade, et il avait certainement confondu les deux.

« Votre Majesté, renforcer la surveillance ne servirait à rien. Ils sont bien plus nombreux qu'on ne l'aurait cru au premier abord... »

— Demain, nous serons le quatorze juillet. Au nom de la prise de la Bastille, nous arrêterons tous les Hackers qui passeront les frontières de cette ville. » Ils restèrent bouche bée. C'était la première fois qu'Alcibiade Gaudy se rappelait une date historique. Il profita de l'effet de surprise pour s'éclipser et replonger dans la foule où sa femme l'intercepta : « De quoi parliez-vous ?

— De rien, de rien. Ils auraient vu des Hackers... mais ne t'en fais pas, ajouta-t-il en la voyant écarquiller les yeux. Ces deux-là ont peur de leur ombre. Il n'y a pas de Hackers. »

Il l'abandonna à son tour. Il avait horreur de voir des gens s'inquiéter et regrettait déjà d'avoir évoqué les Hackers devant elle. Rien ne l'empêcherait de profiter de sa soirée.

Dehors, on renforçait la surveillance autour de la capitale. Un Hacker était parfaitement reconnaissable à plusieurs mètres, même dans l'obscurité. Un militaire alluma une cigarette au milieu de la nuit. Sa vigilance ne baissa qu'une seconde. Une seconde plus tard, il reprit la garde avec sérieux. Mais le monde n'était déjà plus le même. Il n'aurait rien pu faire.

3. Les Hackers

*« Tu te feins criminel pour te justifier. »
(Phèdre, Racine)*

La foule. Les pas. Et le bruit. Les rires dans les allées. Cette immense étendue de vies humaines rassemblées sur les trottoirs des Champs Elysées. Une troupe bien disciplinée. Des uniformes. Un pas en avant. Puis un autre. Leurs mille yeux et leur unique regard fixé sur un point, trois mètres devant eux. Pas un centimètre de plus. On pouvait crier leur nom, applaudir, ils ne s'en souciaient pas.

« La rue est de nouveau libre. »

Il y eut cette voix. Au-dessus de la foule, regardant le défilé depuis le haut d'un immeuble, quelqu'un hocha la tête. « Oui... oui. » Il raccrocha et quitta son poste d'observation. En bas, le même mot circulait. La plupart ne l'entendaient pas : ils restaient concentrés sur la fête. D'autres se retournèrent, se frayèrent un chemin parmi les piétons, et partirent. Ils n'étaient pas nombreux et cachaient leur visage. Personne ne les regardait.

Tour à tour, ils entendirent leurs téléphones sonner, virent le message et s'éloignèrent, de plus en plus vite, tous dans la même direction. Vingt minutes plus tôt, ils étaient encore plus immobiles que des pierres.

Eric Shimmer était à la sortie du métro Porte de Versailles. C'était dans le quartier Erudit, aux frontières du quartier Noble et de la banlieue Hacker. Peu de jours auparavant, on avait vu son visage à la télévision. Les journalistes avaient dû manquer d'informations intéressantes, ils s'étaient attardés sur ce personnage célèbre. C'était le chef d'un groupe de criminels qui remontait au moins à la Seconde Guerre Mondiale. Ils n'avaient jamais été arrêtés. Certains prétendaient qu'ils avaient le pouvoir de devenir invisibles. Ce n'était pas le cas.

Shimmer ne se montrait jamais en public. Les Nobles étaient tous aux alentours des Champs Elysées. Certains militaires avaient été mis aux portes de la ville pendant la nuit, mais cela ne l'avait pas empêché d'entrer. Lui et les autres.

Malgré la chaleur, il portait une écharpe, pour dissimuler son pendentif en forme de vautour. La marque des Hackers. Une casquette noire et rouge cachait son visage, une rose rouge en métal était accrochée à son T-shirt. Son ombre grandissait sur le trottoir depuis au moins deux heures.

Le premier arriva sans un mot, avec une lettre. « C'est bon ? » Pas de réponse. Il lut. C'était bon. « Et le corps ? » Les doigts du messenger se crispèrent brusquement. Il garda le silence. « Et le corps ? » répéta Shimmer sur le même ton, un ton qui ne laissait pas le droit à l'erreur. « Et les masques ? »

Il n'y a pas de corps. Il n'y a plus de masque. La réponse fut apportée par une jeune femme noire aux cheveux mauves, d'une vingtaine

d'années. Elle rangeait son téléphone dans son sac quand ils la virent apparaître à la sortie de la station. « J'ai une bonne et une mauvaise nouvelle.

— La bonne.

— Le monde n'a plus d'Âme. »

C'était fini. Les deux Hackers se réjouissaient de cette nouvelle à un tel point qu'ils en avaient oublié la mauvaise. Un instant seulement. Puis : « Mais ? »

La femme, elle, était calme. Elle sentait venir la colère de son chef. Que pourrait-elle y faire ? Ce n'était pas sa faute. Elle ne faisait que transmettre les informations : « Mais nous n'avons ni le corps, ni les masques. » Aucune réaction ne suivit. Shimmer l'avait déjà compris. « Le Sphinx les a volés. Elle ne parlera pas. Elle ne craint ni la mort, ni la torture.

— Le Sphinx peut mourir ?

— Je n'en suis pas sûre. Quoi qu'il en soit, elle est inutile. » Elle fixa le troisième Hacker. D'un geste, Shimmer lui ordonna de partir. Il fit quelques pas vers le métro, mais traînait. Il voulait entendre. Parce que c'était secret. La jeune femme se pencha à l'oreille de son chef. « Nous avons le Sphinx. » Voilà qui était une bonne nouvelle. Mais il ne put réagir : quelqu'un passa en jetant un regard dans leur direction. Ils détournèrent les yeux. Les Hackers n'avaient rien à faire ici, dans l'enceinte de la ville. Malgré tout, elle devait achever : « Elle a essayé de s'échapper pour transmettre un message à une Bohémienne. Nous

l'avons retrouvée il y a une heure environ. Elle est en lieu sûr.

— Je vais aller la voir. » Il jeta un regard noir au dernier Hacker, qui s'était arrêté deux fois au mot de « Sphinx. » Il faisait encore semblant de chercher son ticket de métro dans sa poche. « Qui est la Bohémienne ?

— Vous n'allez pas le croire... Je vous le dirai plus tard. J'ai la lettre qu'elle aurait dû recevoir. »

Ce n'était pas une lettre, juste un petit bout de papier froissé. Eric Shimmer l'ouvrit et y jeta un œil. Un grognement résuma ce qu'il y avait lu. « C'est incompréhensible.

— C'est une énigme. Il suffit de la résoudre. Un peu de logique et...

— Vous me prenez pour un *Eliteux* ? » Elle baissa la tête. Il s'éloigna rageusement, puis revint vers elle, s'efforçant de baisser le ton pour ne pas se faire remarquer. « Je ne résous pas les énigmes. Je braque et je tire.

— Tirer sur le Sphinx ne vous donnera pas la réponse. Elle ne parlera pas, elle tient plus aux masques qu'à sa propre vie. Vous le savez. » Ils murmuraient si bas désormais que chacun devait se pencher sur l'autre pour entendre. « Ecoutez, ce n'est pas comme ça qu'il faut vous y prendre.

— Je veux ces masques. Qui sont les imbéciles qui les ont perdus ?

— Monsieur Shimmer, j'ai un plan, ne vous inquiétez pas. Vous aurez les masques. La réponse

est dans cette énigme. Il suffit d'aller chercher quelqu'un qui serait capable de la résoudre.

— Qui ?

— Les Erudits ! Ils ne veulent que plus d'argent. Vous pouvez leur en donner. » Il réfléchit quelques instants. Elle avait toujours un plan. Un bon plan. Il lui fallait un Erudit. Mais lequel ? Elle eut l'air d'avoir lu dans ses pensées : « L'astronome. Tout le monde ne parle que de lui. C'est l'homme le plus intelligent de la ville. A ce qu'on dit.

— Celui qui est passé sur TF1 lundi dernier ?

— Lui-même. Pascal Sévada. Il vient de sortir un nouveau livre. *Au-delà des galaxies*, quelque chose comme ça. Il paraît que c'est un génie.

— Vous croyez à la réputation des *Eliteux*, maintenant ?

— Oui. Surtout en ce qui concerne leur cupidité. Payez-le, il fera ce que vous lui demandez. » Shimmer sourit enfin. Il avait de la chance de l'avoir à ses côtés. Mais une ombre obscurcit tout à coup son visage. « Pascal Sévada... Est-ce que ce ne serait pas le mari de...

— Je crois, oui, le coupa-t-elle brusquement. Mais peu importe. Vous devez...

— Allez le trouver. Ce soir. Il me résoudra ces énigmes. Si l'argent ne lui suffit pas, j'enverrai quelqu'un de plus... persuasif. Et armé. » Sa décision était prise, mais la jeune femme ne put s'en contenter. Elle savait ce qui l'avait fait changer

d'avis. « N'oubliez pas que ce qui nous intéresse, ce sont les masques. Pas sa femme.

— Ils travaillent au même endroit, non ? A l'Observatoire.

— Monsieur Shimmer, concentrez-vous sur les masques. C'est tout.

— Monsieur Shimmer ! »

Le cri retentit depuis l'entrée du métro. C'était encore le troisième Hacker qui, par curiosité, n'était toujours pas parti : il avait bien fait. Son doigt était pointé sur une silhouette qui s'enfuyait en courant dans le souterrain. Shimmer et la jeune femme se précipitèrent, pris de panique. « Qui était-ce ?

— Une Bohémienne. Elle écoutait, cachée derrière ce mur.

— A quoi ressemblait-elle ?

— Plutôt grande, longs cheveux noirs, lunettes... elle avait une guitare.

— Eh bien, qu'attendez-vous ? Courez-lui après ! »

Quand il eut disparu, Shimmer se tourna vers sa compagne. « Envoyez un texto à tous ceux qui surveillent les Champs Elysées. Ce n'est plus la peine qu'ils restent là-bas. Qu'ils traquent cette Bohémienne. Je ne veux voir personne tant qu'elle n'est pas en lieu sûr. Quant à vous, tâchez de mettre la main sur Pascal Sévada avant elle.

— Bien, monsieur. »

L'instant suivant, Eric Shimmer était parti, en voiture. Dans le métro, le Hacker bousculait tous ceux qui lui faisaient obstacle, suivant une guitare

aux tons roses, entraînant des cris terrifiés :
« Hacker ! Hacker ! Un Hacker ! » Il courut sans
les écouter. Il fallait suivre aveuglément la
Bohémienne. Mais, quand il arracha l'instrument
des mains d'un vieillard Noble, c'était trop tard :
les portes se refermaient, la Bohémienne reprenait
son souffle sur le quai, sans guitare. Puis elle se rua
vers la sortie opposée.

4. Entrelacs

*« On jouit moins de ce que l'on obtient que de ce que l'on espère, et l'on est heureux qu'avant d'être heureux. »
(La Nouvelle Héloïse, Rousseau)*

Alcibiade n'avait pas envie de partir. Il n'en pouvait plus de voir ses domestiques s'agiter ainsi. Les portes s'ouvraient et se fermaient, un courant d'air traversait les chambres. Le ciel était encore bleu : c'était l'heure à laquelle Pascal sortait de l'Observatoire pour rentrer chez lui. Il était venu travailler le quatorze juillet. La fête nationale, les déambulations du roi et de sa femme ne l'intéressaient pas. Il ne savait pas qu'un métro passait justement sous ses pieds, transportant des Hackers enragés et une guitare rose détruite sous le coup de la colère. Et Scarlett courait en maudissant les circonstances qui lui avaient fait abandonner son instrument préféré.

Alcibiade céda. « Bon, bon ! Prends les enfants et ta mère, et va chez ton frère avec eux, puisque tu y tiens.

— Papa, les Hackers sont entrés dans la ville. C'est une catastrophe. Tu dois venir avec nous.

— Maman, je peux prendre un livre pour aller chez tonton ? » Elle hocha la tête. Alcibiade

bougonna, alors qu'elle n'avait encore rien dit. C'était François qui s'acharnait à le convaincre de s'enfuir avec eux. « Oui, puisque tu y tiens, je viens aussi. Demande au majordome de prendre mes affaires, je préviens les conseillers de mon départ. » Le regard inquiet de sa femme le désespérait. C'était elle qui avait mis les enfants dans cet état. Ils n'avaient pas peur, ils étaient excités : pour la première fois, ils étaient confrontés à un danger. Une aventure. « Dans combien de temps on revient, maman ?

— On reviendra quand l'armée aura expulsé les Hackers hors de Paris, expliqua François, prenant apparemment son rôle très à cœur.

— Maman, pourquoi les Hackers sont entrés ?

— Arrête de la harceler avec tes questions. Les Hackers ont essayé de nous attaquer. Ce sont des ennemis. Nous allons nous battre et les repousser, ne t'inquiète pas. Nous sommes plus nombreux et plus forts. » Il n'y avait pas eu d'alerte depuis au moins vingt ans. Personne ne s'y attendait. Pourquoi les Hackers avaient-ils décidé de forcer le barrage ce jour-là ?

Scarlett arriva trop tard devant l'Observatoire. Tout était fermé. Jour férié, elle avait oublié. Elle devait absolument le retrouver, quitte à courir toute la nuit autour de la ville. Elle remonta la rue : elle le croisait là-haut tous les matins. Par chance, il n'était pas parti depuis longtemps. Elle l'aperçut quelques mètres plus loin,

seul. « Monsieur Sévada ! Attendez ! Monsieur Sévada ! » Pascal se retourna. Il ne put s'empêcher de murmurer, d'une voix pleine de joie et de surprise : « Scarlett !... » Puis, se ressaisissant : « *Toi !* »

— Moi aussi, je me serais bien passée de vous voir. Je n'avais pas le choix. » Si elle avait pu faire immédiatement demi-tour, elle se serait enfuie le plus loin possible. Elle serait rentrée chez elle, loin de cet homme, l'Erudit qui l'insupportait le plus dans la ville entière. Sans se préoccuper plus longtemps de ce qui ne la concernait pas. Pourquoi viendrait-elle à son secours ? C'était lui que les Hackers voulaient. Même si elle avait surpris leur conversation, elle n'avait pas peur d'eux. Elle savait où se cacher, comment ne pas se faire attraper. Ce n'était sûrement pas son cas à lui. Mais elle ne pouvait pas s'enfuir avec tant de lâcheté. Comme tout le monde, elle connaissait Pascal. Elle connaissait ses travaux scientifiques, ses livres et ses passages à la télévision. Pour les Hackers, c'était un cerveau bon à prendre. Pascal ne savait pas ce qui l'attendait, ce qui s'était dit derrière son dos ; il n'avait même pas dû entendre parler de l'intrusion des Hackers.

Alcibiade trouvait qu'ils n'allaient pas assez vite. Il voulait arriver avant la tombée de la nuit, et le soleil baissait déjà. « Tu as pris ton téléphone ? » Il n'y avait pas deux minutes qu'ils étaient sortis. Son fils aîné était déjà loin devant. Le plus petit tenait la main de sa mère. Elle secoua la tête. « Tu

ne l'as pas pris ? On part à l'improviste, on ne sait pas pour combien de temps, il y a des Hackers en ville et toi, tu oublies ton téléphone ? Il faut que tu retournes le chercher.

— Je n'ai pas envie de perdre du temps, marmonna François. Oncle Robert nous attend.

— Vous, accompagnez ma femme au Palais Royal, ordonna Alcibiade au majordome. Nous continuons, vous nous rejoindrez là-bas. Veillez à ce qu'elle n'oublie pas encore autre chose. » Le majordome écarquilla les yeux et déglutit, n'osant pas contredire le roi. « Ce n'est qu'un téléphone, Alcibiade. Nous n'allons pas prendre tant de risques...

— Alors envoie le majordome seul le chercher.

— Gardes, s'il vous plaît. Accompagnez le majordome au Palais et escortez-le ensuite jusqu'à l'Hôtel de Ville.

— Des gardes ? Nous avons besoin des gardes. Les Hackers sont en ville. J'ai dit : le majordome seul.

— Nous ne pouvons le laisser aller seul. » Alcibiade soupira, François en fit de même, mais le calme de sa mère le fascinait autant qu'il le désespérait. Ils ne pouvaient plus rien dire, tous ceux qu'elle avait renvoyés sur leur pas étaient déjà partis. Le roi tourna la tête et reprit sa route. Il n'y avait plus qu'une dizaine de gardes avec eux. Il observa les alentours. Un mouvement lui fit brusquement tourner la tête. Trop tard. Il vit un poing s'écraser sur sa figure.

Les gardes se retournèrent brusquement. Ils attaquèrent, mais les Hackers, beaucoup plus nombreux, eurent le temps de faire diversion et de se précipiter sur leur cible. Ils s'échappèrent en courant, laissant Alcibiade gisant au sol, et les deux enfants effrayés. Sophie se débattit, en vain. Ils la frappèrent violemment pour l'assommer.

« Il n'y a pas de Hacker en ville, » assura Pascal. Scarlett était dans un tel état qu'elle n'arrivait même pas à lui expliquer clairement ce qu'elle avait entendu. « Vous êtes stupide. Je le savais depuis longtemps, mais en fait vous êtes encore pire. Je vous dis que les Hackers sont après vous.

— Les Hackers n'ont pas le droit d'entrer dans la ville.

— Vous croyez qu'ils en ont quelque chose à faire ? Ils viendront et vous prendront. S'ils veulent vous utiliser, ils vous utiliseront. Vous allez me dire qu'on n'a pas le droit de torturer des gens, maintenant, pour essayer de me convaincre qu'ils ne vous feront pas de mal ? »

Pascal secoua la tête. Il avait perdu assez de temps. Après avoir travaillé toute la journée sur sa nouvelle maquette d'exoplanète, celle qui illustrerait son dernier ouvrage lors de sa prochaine conférence, il était épuisé. « Il faut que je rentre chez moi. » En même temps, il avait envie d'entendre encore cette voix qui lui plaisait. Il tourna les talons, feignant de partir sans être sûr de

le vouloir. Scarlett se montra plus douce. Comme si elle disait la vérité.

« Monsieur Sévada, je vous en supplie. Vous avez confiance en moi ? »

Dans la précipitation, elle l'avait saisi par la manche, mais le relâcha aussitôt. « Scarlett, réfléchis. Pourquoi des Hackers en auraient-ils après moi ?

— Je vous l'ai dit, ils veulent vous utiliser, parce que vous êtes célèbre, intelligent même si j'ai du mal à l'admettre, cupide, égoïste et surtout, vous êtes un lâche. Exactement le profil dont ils ont besoin. »

Scarlett avait énormément de courage, d'insouciance, mais aussi et surtout beaucoup de chance. Pascal était sur le point de perdre patience et de s'en aller, quand une troupe de militaires débarqua dans la rue pour les chasser. « Rentrez tous chez vous. Des Hackers ont réussi à pénétrer dans la ville. »

Sophie, légèrement assommée, sentait encore le poing du Hacker tomber sur le haut de sa tête. Elle pouvait encore voir et entendre ce qui se passait autour d'elle, faiblement, mais l'usage de ses sens lui revenait peu à peu. « Arrête-toi cinq minutes. Surveille-la. » Elle tomba sur la route. Elle cligna des yeux, mais ne percevait pas vraiment les alentours. Ils la croyaient évanouie. « C'est bon, elle ne va pas s'enfuir.

— Fais pas le con. Surveille l'otage. »

Le premier s'éloigna. Sophie ferma les yeux. Le Hacker se pencha sur elle. « Pff, elle est inconsciente, » marmonna-t-il. Il s'éloigna de quelques pas. Les rues étaient pavées et froides. Quelques scooters étaient garés en face d'un bâtiment délabré et des graffitis décoraient jusqu'aux toits des appartements. Des fleurs et des publicités pendaient aux fenêtres, un lampadaire était cassé. Ils l'avaient emmenée jusqu'au quartier Bohémien, au nord de la ville, sans doute dans le but de contourner les Nobles pour rejoindre leur banlieue. Sophie se redressa discrètement pendant que son ravisseur allumait une cigarette au bout de la rue. Sa tête tournait toujours. Personne ne regardait, personne ne marchait dans les rues. Ils étaient tous cloîtrés chez eux, tremblant de peur.

« Vous voyez ! Nous partons tout de suite, monsieur l'agent. » Scarlett s'éloigna avec Pascal, et lui murmura avec inquiétude : « Il faut aller chez moi. Ils vont venir vous chercher. Ils ne vous trouveront jamais là-bas.

— Quoi ?

— Venez chez moi, c'est un ordre. Je vous laisserai partir quand la voie sera libre. » Il resta immobile, secouant la tête, mais incapable de dire un mot. Scarlett poursuivit : « Pour parler franchement... je n'ai aucune confiance en vous et je veux vous surveiller. Je suis sûre que vous obéirez aux Hackers, pour sauver votre peau. Surtout s'ils vous paient en échange.

— Je n'irai pas chez toi, » lâcha-t-il enfin. Scarlett soupira. « Quoi, vous avez peur de ma mère, c'est ça ? » Ce n'était pas étonnant. Les Bohémiens et les Nobles assumaient totalement de venir chez elle, mais les Erudits se montraient toujours plus discrets. « Vous avez le choix, peut-être ? » Il grogna. Les soldats revenaient vers eux, voyant qu'ils n'étaient pas encore partis. Pascal s'excusa : « Nous sommes désolés, nous partons. Viens.

— C'est d'accord, alors ? » Il l'entraîna dans une direction qui n'était certainement pas celle de la maison close. A sa question, il ne répondit que par un regard mécontent. « Je prends ça pour un oui. Venez, c'est par-là ! Je suppose que vous ne voulez pas prendre le métro ?

— Non.

— Pas étonnant. Vous allez travailler à pied tous les matins. Ben je suis désolée, mais on ne va pas avoir le choix. C'est plus loin que chez vous... et regardez, les *Noblards* montent la garde partout, ils vont nous embêter.

— C'est le travail des Nobles de protéger la ville, Scarlett. » La station de métro était bondée : tous les habitants devaient rentrer chez eux à cause des Hackers. La police surveillait. « Il va nous falloir une heure avant d'accéder au train, marmonna Pascal en prenant le ticket que Scarlett lui tendait.

— Mais non. Suivez-moi et vous verrez. » Elle se fraya un chemin avec une grande agilité. Pascal ne put en faire autant. Il était plus grand

qu'elle, avait de larges épaules et cette maladresse des Erudits qui passaient leur temps derrière un bureau. Et il ne pouvait s'empêcher d'adresser un « pardon » gêné à tous ceux qu'il bousculait.

En quelques secondes, Scarlett fut sur le bord du quai, elle ne s'était même pas fait remarquer. Elle se retourna et, voyant à quel point Pascal était lent et loin, elle cria : « Allez monsieur Sévada, on se dépêche ! » Mais les gens ne cédaient pas leur place si facilement. Le train, pendant ce temps, arrivait. « Excusez-moi... pardon... oui, je suis désolé. Je dois rejoindre... là-bas... ma fille, prétextait-il pour enfin retrouver Scarlett, alors que les portes du métro s'ouvraient devant eux sur une foule inquiète.

— Vous avez de la chance qu'ils soient tous obsédés par les Hackers. » Ils laissèrent tant bien que mal sortir ceux qui en avaient besoin et s'engouffrèrent à leur tour dans la rame. « Tout le monde sait que vous n'avez pas de fille. En plus, je suis une Bohémienne et vous un Erudit. Votre excuse était vraiment nulle.

— J'ai réussi, c'est l'essentiel, non ? »

Pour la première fois, Scarlett lui adressa un sourire sincère, presque complice. Elle l'avait peut-être sous-estimé. « Il faut que j'appelle ma mère pour la prévenir. »

Sophie avait voulu s'enfuir en silence, mais le claquement de ses talons avait vite alerté le Hacker. Elle déboucha sur une place. Un carrousel fermé ne lui offrait aucune bonne cachette. De

l'autre côté de la route, un monument orangé attira son attention. Elle n'avait pas le choix : elle courut jusqu'aux grilles. Une église. Saint Jean de Montmartre. Elle ne prit pas la peine de regarder derrière elle, elle poussa violemment la porte et pénétra avec l'écho de ses pas dans le silence assourdissant d'entre ces murs, certaine de trouver un recoin où attendre qu'ils ne soient plus là.

Oseraient-ils entrer dans l'église ? Les Hackers n'avaient honte de rien. Ils pouvaient la tuer ici. Et elle ne trouva aucun endroit pour se cacher. L'intérieur était trop vaste et ouvert. Le Sphinx à l'entrée, gardant l'eau bénite, n'effrayait personne. Le bruit de sa respiration se cognait contre les voûtes et résonnait jusqu'aux vitraux représentant un cavalier, une tête osseuse, la mort. Son cheval était tombé.

Elle fit le tour, haletante. Pour le moment, elle était seule. Ils ne l'avaient peut-être pas vue entrer... Mais elle ne devait pas se croire sauvée. Pas encore.

Ils filaient sous la ville, vers le nord, écrasés entre les autres passagers. Scarlett réussit tout de même à mettre la main sur son téléphone portable. « Je ne sais pas si tu auras du réseau ici.

— Pas le choix, il faut la prévenir que je lui ramène un fugitif à la maison.

— Moins fort ! Surtout pour dire des bêtises pareilles.

— Oh ça va, les gens savent bien que vous n'êtes pas vraiment un fugitif... Allô maman ?...

Maman ? Tu m'entends ? » Pascal était persuadé qu'elle n'arriverait pas à rester en ligne très longtemps. Les autres parlaient très forts, ils étaient paniqués. Elle ne devait pas entendre grand-chose. « Maman ?... Ah, ça marche ! Maman... oui, j'arrive, je suis dans le métro. Je dois te prévenir que... je sais que les Hackers sont en ville. » Au mot de « Hackers, » tout le monde se tourna vers elle. A croire que le simple fait de les nommer pouvait les attirer jusqu'à eux. Ils en avaient tous peur, horriblement peur. Licinia aussi. Elle hurlait au téléphone, terriblement inquiète, impatiente que Scarlett rentre à la maison. « Mais je rentre, je rentre ! Je dois juste te prévenir que je ne suis pas toute seule.

— Comment ?

— Il y a quelqu'un avec moi !

— J'ai très bien entendu. Que veux-tu dire ?

Qui est avec toi ?

— Je vais t'expliquer... si j'y arrive. Je te répète que je suis dans le métro, ça capte mal. Ecoute, les Hackers sont là parce qu'ils cherchent quelqu'un. Un Erudit. Il faut le cacher à la maison. » Pascal soupira, ne cessant de la fixer. Tout le monde pouvait l'entendre, et elle n'avait pas peur de dire à voix haute qu'il était probablement la cible des Hackers. Elle allait déclencher l'hystérie générale. « Scarlett, ce n'est vraiment ni l'endroit, ni le moment pour...

— Chut ! J'ai déjà assez de mal comme ça à parler au téléphone. Oui, maman, il est avec moi. C'est Pascal Sévada. Tu sais, l'astronome.

Maman ? » Elle n'entendait plus rien. Une respiration froide, silencieuse. C'était peut-être celle de la femme, à côté d'elle. Licinia semblait avoir disparu. « Maman ?

— Oui.

— Je ne t'entendais plus.

— Je suis là. Pascal Sévada... Il est avec toi ?

— Oui, oui, je te l'ai dit vingt fois. On arrive, on sort à la prochaine station. » Pascal leva les yeux vers le plan de la ligne. Oui, ils allaient sortir de là. Il n'en pouvait plus, étouffé au milieu de tous les autres, dénoncé par la voix effrontée de Scarlett. « D'accord... Dépêchez-vous. Tu as fait ce qu'il fallait... Fais attention à lui.

— Oh oui, faire attention à lui, je n'arrête pas. Mais je ne t'ai même pas raconté, maman ! En fait, j'étais près du Parc des Expositions, quand j'ai entendu...

— Tu lui raconteras plus tard, coupa Pascal en lui prenant le téléphone des mains. Nous y sommes. » Les portes de la rame s'ouvrirent et ils sortirent enfin. Ils furent pris dans une foule de Bohémiens, entraînés jusqu'à l'ascenseur. « A quelle station sommes-nous ?

— Abbesses.

— Pourquoi est-ce qu'on n'est pas descendus à Pigalle ? Nous sommes obligés de prendre l'ascenseur, maintenant. Il y a trop de monde.

— C'est pire à Pigalle. Et si vous ne voulez pas prendre l'ascenseur, il y a un escalier, mais